

Les Jeudis du Pavillon

Christophe Robe, peinture

Du 21 janvier au 18 février 2010

Vernissage : jeudi 21 janvier 18h

Rencontre avec Jean-Louis Poitevin, écrivain et critique d'art : mardi 9 février 19h30

SAISON CULTURELLE
DE PANTIN

09/10

Le Pavillon

18 rue du Congo, 93500 Pantin

01 49 15 39 08 / herverabot.lepavillon@gmail.com

La peinture, les choses et l'infini

Texte de Jean-Louis Poitevin

L'oeuvre de Christophe Robe questionne l'espace d'une manière tout à fait singulière en ceci que l'espace a longtemps été pour lui pensé et peint comme un agencement complexe de signes, de surfaces et d'éléments visuels auxquels il conférait la même puissance plastique. Ce principe d'équivalence l'a conduit à inscrire ses formes entre les effets de dispersion et les effets de concentration que produisaient les brisures entre les « écrans » qui constituaient son univers pictural.

Cependant, peintre jusqu'au bout des doigts, cette approche, grâce à laquelle il a produit un travail d'une rare finesse, lui est apparue ces derniers mois comme une limite et non plus comme une ouverture. C'est un peu comme si, en lui-même, la peinture réclamait un droit de parole renouvelé et exigeait que soient reposées certaines des questions essentielles qui la constituent.

En effet, dans le monde qui est le sien, la présence même des objets était à la fois affirmée en ceci qu'ils s'imposaient comme images dans un univers de signes, et « niés » en ceci que ces images ouvraient sur des espaces qu'ils semblaient en fait ne pas pouvoir réellement pénétrer.

Il en allait de même pour tout ce qui représentait la nature. C'est par elle que s'est manifesté à nouveau l'appel profond qui résonne en tout peintre et le fait vibrer, celui d'une confrontation avec le réel, avec la vie, avec le corps.

Il comprit que durant ces années où il explora avec acharnement et précision le monde des signes et des reflets, il avait dû mettre entre parenthèse et la puissance propre du regard et la puissance propre du corps comme vecteurs de l'oeuvre. Pour célébrer les raffinements de l'espace, il avait eu recours à une forme toute particulière de pensée qui mettait entre parenthèse les éléments narratifs pour exhiber des formes et leur faire jouer parfois le rôle de signes non discursifs. Dans ce conflit entre la dimension ratioïde du cerveau et la part affective, émotionnelle et sensuelle dont la forme, le geste et l'œil sont les vecteurs, c'est paradoxalement la première qui semblait l'emporter.

Il a ressenti dans son travail l'évidence moins d'un manque que d'un appel. Et cet appel a pris pour lui la forme d'un questionnement profond sur ce qu'est la peinture elle-même et ses possibilités propres d'expression à l'époque de la domination des images techniques et mobiles.

D'un côté, la nature, qui était signe pictural porteur d'une force de prolifération intense, s'est imposée comme puissance vivante d'expansion. Elle a recommencé à creuser la surface et a donc fait à nouveau exister la profondeur. D'un autre côté, les objets, diffractés entre les jeux de miroirs des pans d'une réalité le plus souvent reconnaissable mais mutante, ont soit disparu de la toile, soit réapparu, affirmant leur présence avec force.

Ainsi, dans les grandes toiles, on assiste à un combat essentiel. À travers lui se joue une tentative de se dégager des impératifs « idéologiques » qui ont gouverné la peinture durant la seconde moitié du vingtième siècle.

Les pans de couleur hésitent entre trois statuts, celui d'écran, de support et de mur, lors même que les objets, par exemple une chaise ou deux chaises et une table de jardin, eux, affirment une qualité de présence sculpturale dans un univers « plat » encore hanté par les signes. On peut même comprendre la grande toile aux deux chaises et à la table, comme une sorte de description de ce conflit. La présence de ces objets est si intense que l'on éprouve en les voyant une double sensation. L'une est sensation d'une présence évidente et l'autre est sensation d'une forme d'éternité, car on éprouve face à eux qu'ils semblent être-là depuis toujours et pour toujours. Dans le même temps, il nous faut constater qu'ils sont en train d'émerger des jeux de brisure qui affectent les pans de couleurs et les signes picturaux qui au fond de toile semblent littéralement exploser sous nos yeux.

La puissance novatrice de cette nouvelle donne se traduit aussi pour Christophe Robe par une explosion de formats. Plusieurs types de petites toiles et de toiles moyennes côtoient dans l'atelier des formats ovales et des formats ronds souvent très grands.

Cette forme ronde permet quant à elle d'articuler la question du regard. En effet, univers de surfaces brisées, un tableau prend le regard au piège de la reconnaissance. L'attention se focalise sur ce qui est connu, l'objet, et tend à atténuer la puissance dérangeante des brisures comme le jeu des signes.

Dans ces grandes toiles rondes, renvoyé à la multiplicité des strates qui le composent, le regard se trouve, mis en scène à la fois comme élément pictural et comme principe même de l'agencement des formes et des couleurs. Le regard se donne à voir comme élément, comme principe et comme force. C'est pourquoi au lieu de glisser sur la surface, il semble désormais vouloir la creuser, et ainsi redonner à la profondeur une place essentielle dans le jeu spatial du tableau.

Faire advenir la profondeur comme une dimension picturale nouvelle, c'est à la fois renvoyer les signes à leur statut d'artifice, rendre à la nature sa dimension originiaire de paysage et rendre sensible le fait que tout regard est enveloppé par quelque chose qui le dépasse et l'enveloppe, l'immensité cosmique.

Dans une grande toile ronde, Christophe Robe fait du centre de la toile une sorte d'iris peuplé de vibrations colorées pures et il l'insère entre des ombres de nature qui sont comme une tranche mentale de paysage absolu, lors même que la toile dans son ensemble est entourée d'un halo violet. L'immensité cosmique révèle ainsi un peu de sa véritable identité dans le champ de la peinture, être la couleur de l'esprit.

Ainsi, lorsque le cosmos, la nature et les choses reviennent hanter des tableaux la peinture retrouve la puissance de son langage intime. Si elle n'a cessé d'être ce champ de l'activité humaine où une certaine pensée se donne à voir, elle redevient celui où la saisie incontestable de l'infini cherche à se communiquer à travers les limites de la matière, et c'est ce à quoi Christophe Robe travaille aujourd'hui.

Jean-Louis Poitevin - 11/12/09